prodigieux), qui confèrent des fragments d'autobiographie et, de ci, de là, des opinions littéraires. Celle-ci, sur Renan, est curieuse :

C'est un Hamlet perfectionné qui se flatte d'avoir combiné des éléments inconciliables, difficiles, et sembla résoudre ce dur problème intellectuel d'être, tout ensemble, et de n'être pas. Sa foi doute, son doute affirme. Sa négation est pleine de croyance. Il se joue de paraître à la fois vrai et faux, solide et inconsistant, et son talent consiste à se servir des mots.

C'est par les ressources de son vocabulaire qu'il donne l'apparence de l'équilibre à l'assemblage de ses idées heurtées et de ses formules contradictoires. Son art ingénieux me fait toujours penser au travail des céramistes, dans la fabrique de Locmaria, à Quimper... Là, dans une imitation savante et appliquée, de rares ouvriers s'ingénient à reproduire les plus beaux modèles de la céramique, empruntés à des manufactures célèbres : Rouen, Nevers, Strasbourg, Delft. La pièce, copiée souvent, ne se distingue pas de la pièce originale. Rien n'y défaille, ni le dessin dans sa sûreté, ni les tons dans leur richesse. Dans le son non plus, pas de différence. La fausse faïence tinte sous le choc avec la même amplitude de vibrations que la faïence ancienne; et cette perfection apparente résulte seulement de la supériorité de la fausseté. Admirons cet art, si vous voulez, mais ne méconnaissons pas que c'est un art trompeur, car si la patience et l'habileté s'y discernent, la sincérité ne s'y aperçoit pas. M. Renan s'est institué le directeur psychologique d'une usine semblable. Installé avec toutes les ressources de l'analyse et de l'exégèse modernes dans une espèce de Locmaria intellectuel, il débite avec virtuosité une marchandise d'idées donnant l'illusion du vrai absolu et respectable; mais il cache ses faussetés sous un tel vernis d'industrie et d'art qu'on peut acheter la contrefaçon d'idéal et s'y plaire, à condition qu'on mette sa joie dans l'incertain et qu'on sache se satisfaire avec de l'à-peu près.

C'est là de la science pour banquets et pour dames. Il a créé la foi pour incrédules et la science pour ignorants. Les commis-voyageurs peuvent se réjouir qu'il ait abaissé l'intelligence à leur portée, les hommes d'esprit supérieur le réprouveront toujours. Or, c'est la misère de notre temps que de pareils bateleurs puissent sembler diriger les consciences.

... L'hypocrisie de l'indépendance !... Il enviait tout ce qu'il dédaignait... il rampait pour atteindre aux honneurs (1).

AURIANT.

§

Sur un vieux programme : Henry Céard pianiste. — Au bénéfice des familles nécessiteuses de la 5^e Compagnie du 219^e bataillon, une représentation extraordinaire eut lieu, le jeudi 22 décembre 1870, au théâtre Saint-Pierre (passage Saint-Pierre), 56, boulevard Voltaire, près Ba-Ta-Clan et non loin du Cirque National, aujourd'hui Cirque d'hiver.

Le théâtre Saint-Pierre était une petite salle carrée qui contenait environ 500 personnes.

(1) *Terrains à vendre au bord de la Mer*, 521-2.

On y joua, ce soir-là, *La pluie et le beau temps*, un acte en prose, par Léon Gozlan ; on déclama *La Lettre du mobile*, de François Coppée ; un acte du Gymnase : *Comme elles sont toutes*, fut représenté où le rôle de Sylvia de Torellas fut tenu par M^{lle} Jeanne Leriche, sœur d'Augustine Leriche et mère de Jeanne Cheirel. Enfin, on déclama des passages des *Châtiments*.

La dernière ligne du programme contient cette indication :

Pianiste-accompagnateur : M. Henry Céard.

Le futur auteur d'*Une belle journée* avait alors 19 ans. Mais, un demi-siècle plus tard, il se plaisait encore à nous montrer ce vieux programme et à rappeler ce souvenir. Après quoi, il ouvrait son piano et jouait — fort bien malgré l'ankylose rhumatismale de ses doigts — quelque morceau du musicien qu'il avait le plus profondément étudié : Richard Wagner. — L. DX.

§

Alexandre Dumas fils mauvais prophète. — D'une lettre de Dumas fils, datée du 17 juillet 1858, le nom du destinataire demeuré inconnu, reproduite par *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 20 mars 1909 :

J'ai lu aussi *Fanny* avec d'autant plus de curiosité que je connais beaucoup l'auteur, qui est un ancien camarade de pension. Je suis de votre avis à l'endroit du style. L'auteur cherche sa forme en tâtonnant tous les écrivains dont il fait sa nourriture quotidienne, mais il ne l'a pas encore trouvée. Je partage moins votre sévérité à l'endroit de la conception et de la fable du livre. J'admets comme fréquente cette situation de la femme qui a un mari avec qui elle couche et un amant avec qui elle aime, pour me servir d'un mot propre, et, cette situation une fois convenue entre l'auteur et le public sans qu'il ait besoin de l'expliquer, je trouve qu'il en tire un assez bon parti et des déductions assez justes. Le dénouement sans catastrophe, sans conclusion définitive, me plaît beaucoup et je suis séduit, à cause de ma nature vicieuse, par la scène où Fanny viole son mari et ses serments. Je trouve, en somme, dans le tout de grandes qualités d'observation, et, ce qui me plaît surtout, c'est la sobriété d'exécution. L'auteur n'a pas épuisé son sujet, il n'a pas vidé son sac, il est encore en haleine et peut-être plus en haleine à la fin de son livre qu'au commencement ; enfin je crois qu'il y a là un moraliste à venir, susceptible de grands progrès, capable d'œuvres remarquables. C'est de l'école de *Madame Bovary*, mais voulez-vous que je sois franc, tout en trouvant *Madame Bovary* un livre irréprochable (étant admis toujours la donnée de l'auteur), tout en trouvant *Fanny* fort inférieur à *Madame Bovary*, je crois qu'il y a plus d'avenir dans Feydeau que dans Flaubert.

Daniel, Catherine d'Overmeire, Sylvie, Un début à l'Opéra, le Mari de la danseuse, M. de Saint-Bertrand, le Secret de bonheur, etc., etc., voire les Mémoires d'une demoiselle de bonne famille, qui songe à relire ces pages oubliées, si oubliées que, en changeant un mot de ci